

L'OUEST MÉDUSÉEN DES NOUVELLES D'OCTAVE MIRBEAU

Venu tardivement à l'écriture de récits brefs, Octave Mirbeau n'en est pas moins "un admirable conteur" (Pierre Michel). Il tire, de son observation de la vie quotidienne ou de ses souvenirs, des contes pour Charles Lalou, le directeur de *La France*, qui les publie en vingt livraisons du 15/07/1885 au 21/10/1885, sous le titre de *Lettres de ma chaumière*, suggérant ainsi qu'il ne s'agit pas d'une simple succession de nouvelles mises bout à bout, mais d'un ensemble. Et il est de fait que ces récits seront repris, avec quelques autres, en volume, puis le recueil lui-même sera remanié, en 1894, pour paraître sous le titre de *Contes de la chaumière*. Ce qui peut apparaître comme une volonté de représenter le monde dans "sa cohérence" (Michel Simonin) ne saurait occulter le fait que, ici comme ailleurs, Mirbeau ambitionne de représenter le monde dans son éclatement. Et pourtant, comme nous l'avons déjà écrit, l'œuvre mirbellienne offre une remarquable unité. Résiderait-elle, ici, dans l'intention de construire un ethnotexte, d'évoquer le tragique de la condition humaine, de prêcher la révolte à force d'indignation ? Cette simple énumération tend à montrer que la nouvelle, façon Mirbeau, échappe à toute définition générique. Originalité de l'écrivain à laquelle contribue la mise en œuvre d'un imaginaire qui conjoint l'horrible et le grotesque de la figure de Méduse. De l'un de ses livres, Marcel Arland ne dit-il pas qu'il "s'est composé en [lui] comme une figure".

L'édition des *Contes cruels* (1990) nous procure, pour la première fois, une vision d'ensemble de la production de Mirbeau conteur, vue "sous l'angle de la cruauté" (Pierre Michel). Dans ce recueil en deux volumes, l'Ouest est bien présent.

Pour décrire la Normandie, Mirbeau se fait géographe : géographe admiratif des paysages qu'il évoque, natif qu'il est du Perche. L'Huisne, Regmalard, Mortagne, Bretoncelle... autant de mots dont les sonorités chantent dans la mémoire du conteur. La forte impression produite par le paysage inspire la phrase autonome^[1], comme détachée du narrateur qu'elle méduse :

Sous le ciel crépusculaire, les champs s'endormaient, toujours forts, toujours beaux [...] Et longtemps il contempla cette terre que la neige des hivers ne refroidit jamais, que ne dévore jamais l'incendie des étés, qui renaît toujours plus splendide de ses éternels enfantements. (CC I, 99)

Les blés remuaient doucement, froissant leurs chaumes, les avoines pâlissaient, ondulaient, pareilles à la brume légère qui monte des prairies, les trèfles, qu'un reste de lumière frissante accrochait, saignaient apr places, et dans la rougeur du couchant, les pommiers tordaient leurs chevelures fantastiques ou montraient leurs profils grimaçants de sorcières. (*ibid.*)

Mémoire et observation concourent à l'évocation de scènes de la vie locale^[2] :

Une femme passa, qui chassait sa vache à coups de gaule ; il entendit le piétinement d'un troupeau de moutons qui rentraient à la bergerie, puis une voix lente qui s'éloignait, chantonnant :

Fauche à la pluie, camarade ;

Fane au soleil, l'foin est bon. (100)

— Il est mô ! dit la mère Dugué, après avoir posé la main sur la poitrine de son mari... Fanchette, passe-mé l'miroir, que j'y mette tout d'même sous l'nez.

— Il est mô, répéta la mère Dugué. (107)

Le chien à la niche-barrique :

Mon pauvre Tom !... Il était tout le jour affalé au fond de sa barrique, bien triste sans doute et dépérissant, et me maudissant peut-être [...] Quelques brins de paille, qui dépassaient le bord du tonneau, remuaient parfois. (CC II, 41)

La campagne, résultat de l'interaction du milieu naturel et de l'être humain détermine les comportements. L'habitat qui manque de lumière et d'aération semble destiné à ne pas être habité ! Le paysan est dissuadé d'y séjourner et condamné à rester dehors, c'est-à-dire à travailler ; l'ombre, l'un des visages du temps, appartient à la figure de Méduse :

Sous les poutres enfumées, au fond de la grande pièce sombre, entre les deux lits, drapés d'indienne, sur deux chaises était posé un cercueil. (CC 73)

L'évocation de l'aspect physique du paysan fait la pert belle à l'appartenance de l'autochtone à la Terre, conformément à l'étymologie du mot :

Le père Ravenel a soixante-deux ans. De taille moyenne, un peu courbé, il marche lentement, du pas mesuré des vieux semeurs. (CC 7)

La déformation professionnelle consécutive au travail de la terre qui lui permet de subsister prouve son état de dépendance[3]. Préparée par l'emploi du mot "touffe", la végétalisation se poursuit :

Son corps est tordu ainsi qu'un très ancien tronc de chêne, contre lequel, toujours, le vent s'est acharné. Sous son vêtement rapiécé l'on voit pointer les apophyses de ses os, se bossuer les nœuds de ses muscles, comme s'il allait lui pousser des branches. [*Ibid.*)

Enracinement[4] qui est l'image des "attachements" temporels, de la condition humaine liée à la malédiction de la mort, thèmes méduséens.

L'autochtonie apparaît aussi dans l'animalisation gorgonéenne de Clément Sourd ; il faut dire qu'il "rentr[e] du service" :

C'était un grand garçon maigre, gauche, avec des mains velues, et de longs bras comme ceux des gorilles. Il avait un front très bas, mangé par de rudes cheveux noirs,

et des yeux étranges dont le regard semblait être ailleurs, toujours. (CC I, 376)

Le père Ravenel, quant à lui, est à peine animalisé : ses cheveux "rudes" se contentent de lui recouvrir le front, "en touffes inégales et grisonnantes", jusqu'aux sourcils (CC 7) ! L'imagination mise sur l'arbre et sa verticalité pour assurer la cosmisation (hyperbole méduséenne) de l'autchtone dont la résignation peut être comprise comme adhésion au cycle naturel :

Ses yeux ne reflètent que le nuage qui passe ; aucune douleur, aucune déception, aucune pensée n'affleurent à ses énigmatiques prunelles, que la résignation et le silence ont rendu pareilles à celles des animaux domestiques. (CC 7-8)

On pense au "geste auguste du semeur" :

Ses gestes [...] sont larges comme l'horizon, hauts comme le ciel, religieux et sacrés comme un mystère de la création (CC 8),

Si ce n'était que, à l'alinéa suivant, on trouve : "c'est un pochard". Coup d'épingle de Mirbeau destiné à dégonfler la baudruche ou, plus vraisemblablement, façon de dire que le mal peut concourir à l'avènement du Beau ? Ce qui permet de vérifier que Mirbeau considère la nature comme un "inexplicable et surnaturel mystère" (*Dans le ciel*). Ce qui l'incite, lui, l'imprécateur, à ne pas vitupérer les paysans, mais à les présenter comme des victimes, dans l'espoir, qui sait ? d'améliorer leur condition :

Maintenant le bonhomme était vieux. Ses cheveux avaient blanchi sur sa figure rouge et ravinée par les rides : son grand corps maigre, jadis si robuste, se cassait en deux et s'inclinait de plus en plus vers la terre^[5] ; la force abandonnait ses membres qui tremblaient sous le moindre fardeau, s'épuisaient à la moindre fatigue. Il dut se résigner à quitter le travail. (CC I, 99)

La femme qui convient au paysan, c'est celle qui est capable de travailler beaucoup et de se contenter de peu :

Un bonnet de coton, dont la mèche était ramenée sur le front, enserrait sa tête ; une partie des épaules et le cou qu'on eût dits de brique, tat ils avaient été cuits, et recuits par le soleil, sortaient décharnés, ravinés, des plis flottants de la chemise de grosse toile que rattachait, aux hanches, un jupon court d'enfant à rayures noires et grises. Des sabots grossièrement taillés à même le tronc d'un hêtre, servaient de chaussures à ses pieds nus, vilets et gercés comme un vieux morceau de cuir. (CC 72)

L'imagination impose de présenter la paysanne, elle aussi, comme partie intégrante de la nature. S'agit-il de broser le portrait moral de la mère Dugué, sa franchise est comparée à un élément de la nature :

Il avait besoin d'une ménagère qui lavât son linge, raccommodât ses affaires,

préparât la soupe. Et puis, une femme, quand elle sait s'arranger, qu'elle est vaillante et point gauche, au lieu de coûter de l'argent, en rapporte au contraire. (CC I, 89)

Il choisit une grosse fille, vigoureuse et dégourdie, et franche ainsi qu'un cœur de chêne[6] et il vint s'installer avec elle au hameau de Freulemont. (*ibid.*)

Une autre compagne, car on n'est pas porté sur "la bêtise", c'est la bouteille. Tous les matins, à six heures, le père Ravenel "arrive ayant déjà bu et sentant l'eau-de-vie" (CC 17). Mais Mirbeau se garde de pousser trop loin le bouchon ! N'ayant pu louer, faute d'argent, une petite ferme, le père Dugué se résigne "à être un simpe ouvrier des champs" :

Laborieux, dur à la fatigue, économe, honnête et sobre, l'ouvrage lui venait tout seul. (CC 17)

Il semble bien que le développement de l'alcoolisme soit lié à un mal de vivre dont "la névrose au village" est la cause, comme le montre la multiplication des cabarets :

En un village de trois cents habitants, où il y avait autrefois cinq cabarets, il y en a quinze maintenant, et tous font leurs affaires. (CC I, 17)

Au cabaret, l'autochtone consomme cidre et eau-de-vie, issus du terroir, lutine d'horribles pochardes :

C'est là que le paysan, à la lueur trouble d'une chandelle qui fume, les coudes allongés sur une table de bois blanc, en face des portraits de Gambetta, de Mazeppa et de Poniatowski accrochés aux murs, c'est là qu'il passe ses nuits, avalant des verres de tord-boyaux, remuant des cartes grasseuses et chiffonnant de sales filles, des Chloés dépeignées et soûles, dont les villages pullulent aujourd'hui. (CC I, 71)

Clément Sour, être faible dont l'état n'a pu qu'empirer pendant qu'il effectuait son service militaire, est un brute avinée, qui va bientôt semer la terreur dans la contrée :

Il choisit une table éloignée des buveurs, et les coudes sur la table, les yeux brillants, ses narines battant aux souffles d'alcool dont la pièce était pleine :

— De l'eau de vie ! commanda-t-il.

Il ne rentra chez ses parents que le soir, très tard, ivre mort. (CC 128)

Le père Ravenel "est presque toujours ivre, triant de ci, bricolant de là. Mais ce n'est point commode de mener de front l'ouvrage et la boisson. S'il ne buvait pas, il eût acquis un petit pécule et serait aujourd'hui à son aise (CC 8) ; mais, "ce n'est point de sa faute. C'est de la faute à sa seconde femme" (*ibid.*) [7] :

— J'ai ^ris une seconde femme... Cest pus le même blot !... Ah ! la mâtine... Ah ! la garce ! Il lui faut du mâle. (CC 10).

Cela explique sans doute qu'il soit "aimé et respecté de tout le monde" (CC II, 71).

Aux boissons autochtones, le cabaret ajoute le vin :

Attablés, au café, devant une bouteille de vin, [maître Poivret et son gendre Gasselin] restèrent d'abord silencieux. Poivret remplit les verres en faisant couler le liquide de haut. (CC 111)

Ils se lèvent, ayant bu deux bouteilles de vin, et tout à fait ragailradis. (112)

Poivret demande à son gendre quand il enterre sa femme. Gasselin est bien embarrassé : le vendredci, il tue les bêtes ; le samedi, c'est jour de marhé ; mais ne pas l'enterrer au plus tôt, n'est-ce pas risquer de "laisser gâter la viande" ? Que faire ? Au comble de l'embarras,

Maître Poivret réfléchit, très grave, le menton dans la main, il dit, en faisant un geste large :

— Si j'reprenions une autre bouteille. (113)

Accoutumance, compulsion, névrose... Plus que d'enracinement, on parle à propos de la vie rustique menée dans le Perche, de confinement. Selon Mirbeau, les névrosés, c'est en province qu'on les trouve :

Là, l'isolement, le manque de mouvement, de bruit favorise l'éclosion de la maladie. Les plus grands crimes ont lieu dans les petites villes, dans les campagnes. (CD 102)

La vie de province, si "elle prête à la pratique des vertus bourgeoises, fait naître aussi les rêves baroques, les désirs monstrueux" (*ibid.* 103) gorgonéens. Madame Bovary, "dans son trou de Basse-Normandie, que voulez-vous qu'elle fasse toute la journée ? À quoi voulez-vous qu'elle pense ?" (*ibid.*). Dans les villages, c'est encore pis : on n'y a "presque aucune idée de l'existence des villes", l'instruction y est encore "incomplète sur tous les points", seule y est possible "la vie végétative" (*ibid.*) ; la bête s'y "donne carrière tout à son aise, et l'on voit des névrosés pour de bon qui donneraient à réfléchir à ceux qui revendiquent ce titre" (*ibid.*) : bestialité de Méduse.

Le respect des traditions est prétexte à routine, enlissement, croupissement.

Des vols et des massacres augmentent-ils "en audace et en nombre", alors que "rien d'insolite ne troubl[e] le silence coutumier des vergers et des champs", les imaginations s'affolent et la croyance religieuse a tôt fait de se convertir (!) en superstition :

Un miracle seul pouvait détourner, du pays hanté et maudit, cet invisible, ce surnaturel ennemi. Il n'y avait plus que Dieu qui fût capable de vaincre cet insaisissable démon. On fit des neuvaines, on organisa des processions ; et le soir, de même que pendant les épidémies de choléra, on alluma de grands feux pour brûler des esprits malfaisants qui rôdaient sûrement dans l'air. (CC I, 380)

À la fin du conte, on apprend que le "surnaturel ennemi" n'est autre que Clément Sourd. L'horrible figure de Méduse grimace : de la bouche du forcené pend "un lambeau de chair filamenteux, comme à la gueule d'un fauve..." (*ibid.*, 381).

L'opinion publique réputée savante telle sorcière :

Je me suis marié, dit Motteau, il y a juste un an et ma femme devint grosse, dès le premier mois. Je réfléchis. Un enfant à nourrir, quand déjà on ne peut pas se nourrir soi-même, c'est bête. — Il faut faire disparaître ça ! dis-je à ma femme. Justement, il y a près de chez nous une vieille rdeuse qui s'entend à ces manigances... Moyennant un lièvre et deux lapins que je lui donne, elle apporte à ma femme des plantes et puis des poudres avec lesquelles elle combine je ne sais quel breuvage... (CC 123)

Le rebouteux est élevé à la dignité de spécialiste ; Lechat donne ordre au père la Dontenelle de conduire lui-même la vache au rebouteux de Saint-Michel (CC 93). On ne sait laquelle des deux faces de méduse est privilégiée : le terrible qui s'attache à l'activité coupable du rebouteux ou le grotesque de ses victimes par trop crédules :

On croit qu'il suffit aux sorciers "de tremper le bout des doigts dans une pipe de cidre ou une cuvée de vin pour changer cidre et vin en bouse liquide ; de passer la main sur le dos d'une vache pour que le lait tournât en urine (CC I, 315). En se contentant de frôler une bête ou un homme, les sorciers font "entrer en eux l'esprit du mal" (*ibid.*).

Rabalan n'a aucun goût pour la sorcellerie. On le soupçonne de ne pas exercer son grand art au grand jour. N'est-il pas le dernier représentant d'une famille de sorciers ? On considère qu'un sorcier qui ne se reconnaît pas sorcier est mille fois plus dangereux. Un jour, il a le malheur de s'approcher d'une vache et de la caresser. Un homme surgit, "très en colère : pourquoi qu'tu touches ma vache, té ?". L'homme invoque Dieu, les saints, "se sign[e] trois fois", fait tournoyer son bâton dans l'air et en assène "un coup furieux sur le crâne de Rabalan qui s'abat comme une masse, dans le chemin, inerte" (CC I, 316).

On croit aux revenants :

X...- sur-Mer !... [...] Il n'y a pas de meilleur endroit, sur toute la côte cormande, ni plu agréable, ni plus sain... [...]

— Et l'on vient... ah ! ah ! et l'on vient demander à ma[^]tre Claude Barbot, ci-présent de [...] louer une de ses petites villas ? [...]

- Cinquante mille francs... cela vous paraît cher, au premier abord ? Je comprends... Mais je vais vous éclairer d'un mot... Cette villa est hantée...
- Hantée ?... balbutiai-je.
- Parfaitement... Toutd les nuits, il y vient un fantôme... (CC II, 129 & 132)

On est persuadé que certain lieux sont maudits :

La même guillotine coupera le cou à tous. [...] Nous sommes tous comme ça à la Boulaie-Blanche. Dame ! ça se comprend !...

À deux lieues, tout autour du hameau, point de terre ; rien que la bruyère et des ajoncs d'un côté ; rien que du sable et de la pierre de l'autre... Des petits bouleaux grêle, de place en place, ou bien des pins qui se rabougrissent et ne poussent pas... Les choux eux-mêmes ne viennent point dans nos jardins... C'est un pays maudit... (CC II, 188)

Qui oserait s'aventurer en cet endroit désert, et que bien des gens croient hanté par des revenants ?... (*ibid.*, 191)

Pierre, qui est jaloux de Jean, s'imagine qu'il pourra transmettre un sortilège par l'intermédiaire d'un petit lièvre que Jean a rapporté :

Oh ! tuer Jean ! (CC I, 401)

Au lieu de repousser les rouges images de mort, qui le hardelaient, les rouges et fugaces images de la mort, qui passaient devant lui, dans les ténèbres, avec d'étranges imprécisions, il s'efforça de leur donner un corps, [...] l'aspect et le corps de Jean, éborgné à ses pieds et râlant ! (*ibid.*)

Pierre empoigna le lièvre sous la gorge [...]. Il serra le lièvre, sous la gorge... (*ibid.* 403)

— Ah ! enfin ! je te tiens !... Jean !... J'ai ta vie, Jean ! (*ibid.*)

Le contrôle social est facteur d'abrutissement, d'abêtissement, d'avilissement.

Le respect de la tradition s'accompagne de celui de la hiérarchie. Haine et jalousie président aux relations humaines entre gens du même milieu. Tenter de dépasser la voiture de Lechat est attentatoire à la dignité du triste sire :

Au bout de quelques minutes, les voitures rivales ne firent plus qu'un petit point gris sur la blancheur de la route et le point gris lui-même s'effaça.

Tranquillisé, M. Lechat s'assit et poussa un soupir de soulagement.

— Je ne veux pas être dépassé, déclara-t-il. (CC 88)

Et les puissants peuvent compter sur le conformisme, si fort dans la mesure où il est solution de facilité, qu'il va dans le sens du panurgisme qui n'est pas l'apanage des moutons. Comme dans les régimes totalitaires, chacun se fait le fic ou le maton de son voisin... et de lui-même :

Quand on pense à la surveillance étroite qu'exerce en province chaque voisin sur son voisin, à cette vie impersonnelle où les murs n'ont pas besoin d'avoir d'oreilles tant ils ont d'yeux et de bouches, on se demande comment, à l'insu de tout le monde, peut s'établir une pareille situation. (CD 103) :

"dix-sept ans, nièce, domestique, chose à tout faire !" (*ibid.*). En province, on doit compte à ses voisins de tous ses actes et "de gré ou de force chacun s'implante hardiment dans votre vie" (*ibid.*, 105). Alors qu'une Parisienne peut vivre chez elle "sans être soumise au contrôle perpétuel des voisins qui surveillent et qui potinent, Mme Francey est la femme de province, vivant, comme Mme Bovary, de cette vie monotone et quelque peu énervante dans sa monotonie" (*ibid.*, 87), monotonie qui n'est pas de nature à favoriser l'épanouissement affectif et intellectuel de l'individu.

La force d'inertie^[8], l'obscurantisme et le fatalisme favorisent l'inculture à laquelle est lié le refus de la science :

Le médecin tâta le pouls du malade d'un air grave :

- Il ne s'est pas plaint de la tête, demanda-t-il.
- Ah ! malheur !... si y en s'en plaint ? Et fô...
- Pas de délire !
- S'y vous plaît ?
- Il n'a pas eu de délire ?
- J'crai pas... Y n'en a rien dit... Vous v'lez p'tête voir son iau ? (CC 13)

L'inculture fait bon ménage avec la brutalité et une parfaite amoralité^[9] ; voici comment Gasselinet raconte le malheureux "accident" qui a entraîné la mort de sa femme :

Il y a quinze jours, vout' fille m'a dit j'sais quoi... J'crai qu'elle m'a traité d'cochon, d'soulard, à cause d'une fête que j'avions faite avec le gars Bacoup et l'gars Mauté... Alors, j'y dis d'me fout'e la paix... Mais gentiment, pas fâché, en ami, quoi !... Mais v'là qu'elle m'agonit d'sottises, plus fô !... Et pis ça, et pis l'aut'e. Alors j'y ai donné une claque, et pis un coup de pied dans l'ventre. Mais vous pensez ben, maît' Poivret, c'était pour jouer, sans malice. (CC 109)

Du diable si j'aurais jamais cru qu'un coup de pied dans l'entre, comme ça, en jouant, pas fâché, ça pouvait crever une femme. (*ibid.*)

Insensibilité, inconscience, malignité ? D'apprendre que sa belle vache laitière était bien malade, la Pitaut demeure tout étourdie, mais elle se remet vite pour lancer à son mari, "le regard mauvais" :

— All' enf'e !... a souffe... Et pis, tu restes là, té, comme un s'rin, à t'gratter la tête... Tu crois p'tête qu' l' v'trinaire, c'est fait pour les cheins, espèce de grande carne !... Les bêtes peuvent ben crever, c'est pas l'embarras... tu n'en démarres pas plus qu'eune souche... I as-tu seulement mis de la paille fraîche... Ah ! bon Guien d'bon Guieu ! (CC I, 126-127)

Pendant que la mère Pitaut se montre pleine de sollicitude pour son gagne-pain, son enfant est en train d'agoniser :

L'enfant s'était remis à crier et le berceau geignait saous l'effort de ce pauvre petit être qui se débattait contre la souffrance. (CC I, 127)

L'enfant eut une quinte de toux ; on eût dit que son corps allait se briser dans un suprême hoquet [...]

— Quoi qu'il a à gueuler comme ça ? demande Pitaut. (*ibid.*, 127)

Et la Pitaut se propose de donner le fouet à l'enfant moribond.

Imprégnés de la philosophie des Lumières, veille d'un peu plus d'un siècle, seulement, nous avons tendance à réputer inhumain ce qui constitue le fond de la "nature humaine". La force de ces *contes cruels* réside dans le fait qu'ils se veulent autant de constats. Constat que l'instinct de propriété, l'instinct de conservation et, pour tout dire, un égoïsme morbide rendent l'homme insensible à la misère d'autrui. La vieille Claudine Horteur est morte : "Eh ben, voilà..." (CC I, 493). Elle a peut-être été assassinée, mais le maire et le médecin, le juge de paix, le notaire, l'élite, ceux qui devraient contribuer à l'amélioration de l'espèce humaine partagent l'indifférence générale :

Elle est morte. Nous n'y pouvons rien !... (*ibid.*)

Explication : ce n'était pas une méchante femme,

seulement, je vais vous dire... Elle n'était pas d'ici... On ne sait pas d'où elle était... Elle est arrivée, comme ça, tout d'un coup, avec trois chats noirs... (*ibid.*, 494),

il y a bien trente ans :

Qu'est-ce que vous voulez ?... On ne peut pas aimer des étrangers. Des gens qui ne

sont pas de chez nous... C'est des gens qui sont de nulle part !... (*ibid.*, 404)

Les gens dont les services ne sont plus indispensables sont considérés comme autant de bouches inutiles. Le maire de Saint-André-du-Courtil, "petit bourg du département de l'Eure"[\[10\]](#) , interroge une jeune femme enceinte :

- Comment vous appelez-vous ?
- Justine Lecœur. [...]
- Et vos maîtres ?...
- Eh bien, tant que j'ai pu travailler, ils m'ont gardée... Et puis quand le moment est venu que j'allais bientôt accoucher, ils m'ont renvoyée en me disant que j'étais une traînée, une putain, est-ce que je sais, moi ?...[\[11\]](#) (*ibid.*, 101)

Les êtres "chers" ne sont pas épargnés ; le père François ne peut plus travailler ; sa femme ne lui donne plus à manger :

- J'ai faim... ma femme... J'voudrais bien ma p'tite croûte...
- Alors elle répondit, sans colère :
- T'as faim !... t'as faim... c'est un malheur, mon pauv' vieux... et j'y peux ren...
Quand on
ne travaille pas..., on n'a pas le droit de manger... il faut gagner le pain qu'on mange.
(CC I, 167)

Ou bien la femme prive de soins son mari et le laisse mourir, indifférente à son sort :

- Était-il malade depuis longtemps, le père Nicolas ?
 - Point du tout, monsieur Joseph, répondit la vieille.
- Pour dire, d'pis queuque temps, y n'était pas vaillant, vaillant. Ça le tracassait dans les poumons; l'sang, à c'que j'créais. Deux coups, il était v'nu blanc, pis violet, pis noir, pis il était chu, quasiment mô.
- Vous n'avez donc pas été chercher le médecin ?
 - Bien sûr non, monsieur Joseph, qu' j'ons point été l'qu'ri, l'médecin. Pour malade, y n'était point malade pour dire. (CC 74)

La mort de l'être "cher", elle-même, ne produit pas une réaction humaine ; avant de parler de l'enterrement de sa fille, maître Poivret s'entretient avec son gendre de sujets sans doute plus intéressants... ou intéressés :

Puis ils causèrent longtemps du prix de la viande, de la qualité des pâturages, de la foire de Chassans... Maît' Poivret se plaignait qu'on ne vendait plus les anthenais

comme autrefois. (CC 112)

L'appât du gain empoisonne les relations familiales ; on passe de l'indifférence à la haine :

Y peut bien trépasser, si ça lui fait plaisir ; j' l'empêchons point (CC 20),

dit le gendre à propos de son beau-père. Il avait décidé qu'il n'irait pas à son enterrement ; ni lui ni sa femme, parce que "quinze 'ieues, c'est loin et qu'ça coût' gros de voiture" (*iid.*).

La vérité, c'est que le gendre était convaincu que le beau-père ne possédait 'tant seu'ment un radis (*ibid.*)

Une lettre du notaire m'engageant à arriver au plus vite lui donne à penser que, "si un personnage aussi considérable qu'un notaire daign[e] lui écrire, ce n'est pas pour des prunes" ; Dugué suppose : "— Y a ben sûr très cents écus, p'tête pus" (*ibid.*, 21), se répète-t-il. Voici la maison du beau-père ; Dugué, sur le seuil, faillit tomber à la renverse : "Comment ! v' n'êtes point mô ?" (*ibid.*). Il remonte dans sa carriole :

— Hue ! sacrée rosse ! Hue ! sacrée carne !

Il fouettait le cheval à bras raccourcis, jurait, sacrait, tempêtait.

— Ah ! la sacrée rosse ! ah ! la sacrée carne !

On ne savait si c'était au cheval que ces épithètes s'adressaient ou bien au beau-père ; vraisemblablement, dans l'état de fureur où se trouvait Dugué, elles s'adressaient aux deux.

Le cheval arriva fourbu à Freulemont, et creva le lendemain. (*ibid.*, 22)

Quand son beau-père se décide, enfin, à mourir, Dugué loue un nouveau cheval :

— Na ! ma cocotte ; oh ! oh ! ma biche, disait-il à son cheval d'une voix attendrie.

Puis il s'adressait directement à son beau-père, le tutoyait. Il se sentait pour lui une immense affection.

— C'sacré biau-pé ; c'était point un mauvais homme tout d'même ! Ah ! l' pauv' bounhomme ! (*ibid.*, 23)

À l'égard de sa vache "qui lui donnait tous les jours seize litres de lait" et qui est tombée malade, les sentiments de Pitaut sont partagés : devait-il "s'encolérer contre elle, ou bien la plaindre" (63) ?

Pourquoi était-elle malade ? De quel droit venait-elle le priver d'un bénéfice juste et assuré ? Est-ce qu'on la soignait mal ? (*ibid.*)

— Na ! ma belle caille... Na ! ma reine, mon coco, mon petit !...

Mais, dans le fond, il eût voulu l'appeler "sale rosse", la secouer rudement par les cornes et déchaîner sur elle les chiens qui l'eussent mordue aux jarrets. (*ibid.*)

Ce n'est pas la première fois que nous constatons que le grotesque fait bon ménage avec le terrible : n'oublions pas que, pendant que l'on bichonne la vache, l'enfant agonise.

D'une manière générale, exception faite pur "la vache à lait", l'attitude à l'égard des animaux et des faibles est l'indifférence à la souffrance et la dureté de cœur :

Pendant que le maître buvait des petits verres [...], le chien s'était mis à rôder dans les environs. (CC I, 293)

Il perdit son maître et, quand il entra dans le cabaret,

Il ne trouva plus que deux paysans, à moitié ivres, qui lui étaient tout à fait inconnus et qui le chassèrent à coups de pied. (*ibid.*)

On le prend pour un chien vaguant ; le garde champêtre ajuste le chien :

Pan ! pan ! Et en même temps éclata un cri de douleur déchirant et prolongé, un hurlement qui remplit la ville. (*ibid.*, 296)

Amplification à la mesure de l'indignation du narrateur.

L'animal est sacré lorsqu'il procure à son propriétaire plaisir et divertissement obtenus au détriment des paysans dont on exploite l'amour de l'or :

Les paysans, appâtés par l'or du banquier, ont, peu à peu, cédé le sol qu'ils détenaient. (CC II, 282)

Je me souviens d'avoir vu là, enfant, des champs couverts de récoltes, de prairies grasses, des fermes, d'où s'échappait, alerte et joyeuse, la bonne chanson du travail. (*ibid.*, 280)

À présent, "comme tout cela est changé :

Les clôtures hérissent leurs piquets de bois, pressés l'un contre l'autre, et défendent les approches de ce domaine infranchissable où se pavane le faisan, où tout est sacrifié au faisan, où le faisan a des allures d'oiseau sacré, d'oiseau divinisé. (*ibid.*)

Hyperbole caractéristique de l'écriture méduséenne.

L'arrogance des puissants n'est pas suffisante pour déclencher l'indignation des pauvres. Faut-il que nous ayons la servitude chevillée à l'âme, tout de même ! Dureté des pauvres entre eux et, particulièrement, à l'égard (si l'on peut dire !) de ceux que leur marginalité expose le plus à la répression des puissants et à la vindicte populaire : "les rêceurs, les vagabonds, les Bohémiens" :

Si, par hasard, les petits marchands ambulants, équivoques et pitoyables rôdeurs de marché, écumeurs de foire, s'attardent sur ces chemins ingrats, les gardes ont bien vite fait de les chasser. (CC 116)

Avant le délit de faciès, l'infraction que constitue le port de moustaches ; c'est le cas (mauvais) de François béhu, le futur gendre du père Dugué :

Depuis qu'il existait, ce que [Dugué] avait vu, à Freulemont et ailleurs, d'insoumis à la terre, de mauvais sujets, de braconniers dangereux, de voleurs, et d'hommes vivant en concubinage, tous avaient des moustaches. (CC I, 98-99)

Même l'enfant, pauvre, c'est "de la graine d'assassin" ; on le lui fait bien *voir* :

- Veux-tu bien t'en aller, petit misérable, criait dans le jardin la Renaude qui s'était armée d'un balai, attends, attends ! Je vais t'apprendre à rôder autour des maisons. (CC II, 174)
- Voilà plus de dix minutes qu'il tourne autour de la maison... Sans compter qu'il n'a pas l'air bon, le vaurien... (*ibid.*)
- De quel pays es-tu, petit ? [demande le narrateur]
- Moi, je suis bohémien, c'est-à-dire que mon père était bohémien ; parce que moi, je ne suis de nulle part. Je suis né dans une voiture sur une route, loin d'ici, dans je ne sais quel pays. (*ibid.*, 174-175)

De quoi est-il coupable ? En quoi est-il coupable ?

Le marginal oeut pas trouver au sein de sa famille le réconfort que la société se refuse à lui donner :

- C'est tout de même notre fils ! hasardait la mère, qui hochait la tête tristement.
- Notre fils !... notre fils !... criait le père... Hé ben, après ?... Il n'y a pas de fils qui tiennent !... D'abord un fils, c'est un qui travaille et qui gagne sa vie ! Voilà ! (CC I, 378-379)

Un optimisme béat et un progressisme halluciné voudraient nous faire croire que tout changement constitue un progrès. Le capitalisme s'impose dans les campagnes, "domestiquant" les fils de paysans et transformant la campagne en parc destiné aux faisans :

Dugué "ne pouvait comprendre qu'on pût choisir un autre métier que la tère, quand on était né d' père en fils dans la tère". C'était un testament d'honneur, un héritage de noblesse qu'il eût été criminel de répudier. Il ne manquait pas de "feignants" pour les autres métiers. Aussi son chagrin fut-il profond et grand son désappointement, quand isidore exprima sa volonté bien arrêtée d'entrer "en condition". (CC 24)

Conservatisme, certes, mais auquel Mirbeau prête des accents de sincérité :

Elle était finie cette longue file d'ancêtres aux mains calleuses, aux dos voûtés, qui étaient nés sur la terre, honorés des hommes qu'ils avaient nourris, bénis de Dieu dont ils avaient continué l'œuvre de création ! (*ibid.*, 25)

Traditionalisme qui en vaut bien un autre, celui qui consiste à adorer les animaux : le faisan a "des allures d'oiseau sacré, [...] nourri de baies précieuses, servies par des gardes, vigilants et dévots comme les prêtres à la barbe tressée qui veillaient, dans l'antique Égypte, sur les ibis sacrés" (CC 115).

D'immenses faisanderies, avec des tourelles, remplacent les fermes au toit moussu, et les treillages rigides de fil de fer courent là où je voyais autrefois s'élever les haies de coudrier, et monter, si fins, si légers sur le ciel, les trembles au feuillage d'argent. (*ibid.*)

Et c'est parce que l'évolution n'est pas linéaire qu'il faut se garder de tout triomphalisme fondé sur le fait que nous sommes nés au XIX^e ou au XX^e siècle et non sous l'Antiquité !

D'ailleurs, comme l'a montré Freud, l'archaïque est en nous. Et pour le meilleur et pour le pire, comme la raison :

En échappant à son historicité, l'homme n'abdique pas sa qualité d'être humain pour se perdre dans l'animalité ; il retrouve le langage et, parfois, l'expérience d'un paradis peu. Les rêves, les rêves éveillés, les images de ses nostalgies, de ses désirs, de ses enthousiasmes, etc., autant de forces qui projettent l'être humain historiquement conditionné dans un monde spirituel infiniment plus riche que le monde clos de son moment historique[12].

La nouvelle "à la Mirbeau" est une œuvre profonde qui nous fascine par le terrible et le grotesque de l'anecdote qu'elle rapporte. Fascination qui opère par l'écriture et qui, de ce fait, n'annihile pas notre faculté de réflexion et notre capacité à nous indigner. Dans ses nouvelles, comme ailleurs, Mirbeau nous procure une œuvre ouverte qui annonce déjà la post-modernité.

Claude HERZFELD

Université d'Angers

Référence des œuvres citées en initiales :

- *Contes cruels*, 2 volumes, Séguier, Paris, 1990 (CC I et CC II).
- *Contes de la chaumière*, Le Goût de l'Être, Amiens, 1987 (CC). Ce recueil rassemble 14 des 21 nouvelles réunies sous le titre de *Lettres de ma chaumière*.
- *Chroniques du Diable*, Annales littéraires de l'Université de Besançon, 1995.

L'OUEST DANS LA NOUVELLE, LA NOUVELLE DANS L'OUEST

Textes réunis par Georges Cesbron et Joël Glaziou

P.U. d'Angers, 2000

[1] Mirbeau recourt à la phrase autonome lorsqu'il s'agit d'évoquer les choses vues : "Sous les couvercles (des paniers) passaient des crêtes rouges de poulets, des becs jaunes de canards et des oreilles de lapins" (CC 44). Un démonstratif de récapitulation résume l'impression produite : "Et cela faisait une odeur fade d'écurie et d'étable" (*ibid.*]

[2] Souvenir : fête à l'occasion de la translation des reliques de Saint Iatuin à Regmalard :

"J'ai pensé que Georges, comme tambour, pourrait conduire la procession." (CC II, 341)

"Je dus me résigner." (343)

"Et je battais du tambour, machinalement, d'abord, puis avec rage, avec frénésie, emporté dans une sorte de folie nerveuse." (344)

"Accablé de tant de secousses et d'émotions, je pris la fièvre, le lendemain." (345)

[3] Il est l'autochtone (*khthôn* = "terre"), l'aborigène (*origo, -inis* = "origine") :

"Il marchait péniblement, sa haute taille courbée en arc vers le sol, se soutenant avec un long bâton de cornouiller qu'il avait lui-même, il y a plus de vingt ans, coupé dans une haie." (CC 16)

[4] Jean Vigile note que Mirbeau fait souvent appel à des mots couramment utilisés dans la région, ce qui confère à l'expression des personnages "un indéniable caractère d'authenticité" ("Le Perche et Mirbeau", in *Actes du colloque de Crouettes*, textes recueillis par Pierre Michel, Les Éditions du Demi Cercle, 1994, p. 42).

Certains mots appartiennent à une ère géographique plus vaste que le Perche. On ne retrouve dans le français angevin : "s'acagnarder", cf. "s'acaignarder" ("s'affeignanter") ; "accoter" ("caler ue roue de charrette") ; "au jour d'an hui", cf. "an'huit" ; "s'ensauver" ; "fausset" ("cheville

de bois") ; "mâtin" ("méchant" ; Anjou : "coquin") ; "menteries" ; "mouvoir" ("remuer", cf. "se mover" ; cf. français poitevin-charentais , une "mouvée", "mouée" = un "banc de poissons") ; "neyer" ; "pignocher" (cf. "manger peu", "pignaucher" = "vivre maladivement") ; "pinter", "pintailler" (cf. "se pinter") ; "râle" ("rare" ; cf. c'est bien "râle") ; "sente" ("odeur") ; "serre" ("cueillir", "ramasser" ; cf. Anjou : "ranger", "faire les gerbes"). Consulter : Henri Boré, *Glossaire du patois angevin et régional*, chez l'auteur, 1988.

[5] "[S]on grand corps noueux et maigre, jadis si robuste, se cassait en deux et s'inclinait de plus en plus, vers la terre, pareil aux vieilles trognes ébranchées du talus ; la force abandonnait ses muscles qui tremblaient sous le moindre fardeau, s'épuisaient à la moindre fatigue" (CC 31).

[6] Végétalisation.

[7] Prédetermination : "Quel malheur ! Ce n'est point de sa faute. Non, c'est la faute à sa seconde femme" (CC II, 71).—"J'avions un cochon [...] il crève [...] Ma première femme dit : — J'vas tout de même fricasser le mou !" (72). "All'tombe du haut mal comme l'cochon !..." (*ibid.*). "Moi, j'ai de l'âge, vous comprenez ben... et pis, j'ai jais été porté sur la malice." (73)

[8] Le maire de Saint-André-du-Coutil, M. Honoré Rebours (!), se heurte contre une force d'inertie qui enlise les pauvres gens dans leur croupissement et les rive à l'imbrisable chaîne qu'a forgée l'atavisme des longs siècles d'autorité et de religion" (Octave Mirbeau, *Combats pour l'enfant*, édition établie, présentée et annotée par Pierre Michel, Cahiers de l'Institut d'Histoire des Pédagogies Libertaires, Ivan Davy, 1990, pp. 98-99).

[9] "Alors je saisis l'enfant par les pieds, et rapidement, comme on fait pour les lapins, je lui assène sur la tête un vigoureux coup de main... Après quoi, je le fourre dans mon carnier, et je reprends mon fusil... Vous me croirez si vous le voulez, monsieur le président, mais je vous donne ma parole que j'ai toujours ignoré si c'était une fille ou un garçon..." (CC 124)

[10] *Combats pour l'enfant op. cit.* , p. 98.

[11] *Ibid.*, p. 101.

[12] Mircea Éliade, *Images et symboles*, Gallimard, 1952, "Tel", p. 15.